

Diversité des langues, un label de qualité de la pensée

Comment les universités peuvent-elles s'internationaliser sans perdre leur diversité culturelle?
Réponses de la linguiste Anne-Claude Berthoud à l'occasion d'un colloque sur la question

Propos recueillis par Anna Lietti

Non, il ne s'agit pas d'un combat idéologique contre l'impérialisme anglophone. Il s'agit de savoir comment, dans les lieux où se construit le savoir, on peut réussir à «concilier profondeur conceptuelle et communication universelle». La formule est d'Anne-Claude Berthoud, linguiste à l'Université de Lausanne, présidente de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales et coordinatrice du projet européen Dylan sur la diversité linguistique¹. Le plurilinguisme constitue une garantie de qualité de la pensée, affirme-t-elle. Et il peut coexister avec l'anglais global. Elle explique comment, tandis que s'ouvre à Berne le colloque «Les enjeux du plurilinguisme pour la construction et la circulation des savoirs».

Le Temps: La production et la communication scientifiques se fondent aujourd'hui sur un «monolingue grandissant», écrivez-vous dans une présentation du colloque qui se tient aujourd'hui et demain à Berne. Vous enseignez à l'Université de Lausanne: observez-vous cette progression? Que voyez-vous?

Anne-Claude Berthoud: Il y a bien sûr le fait que, de plus en plus, les textes de référence sont publiés en anglais. Mais il y a aussi un autre phénomène: au nom de l'internationalisation des universités, un nombre croissant de cours sont donnés en anglais, même par des professeurs d'ici.

– Vous voulez dire que des profs suisses romands donnent, à l'Université de Lausanne, des cours en anglais?

– Oui, surtout s'ils enseignent une spécialité pointue que leur faculté veut mettre en avant. Je parle ici de l'enseignement universitaire supérieur. Jusqu'au Bachelor, la règle helvétique est que l'enseignement est donné dans la langue du territoire. Mais au niveau Master, de plus en plus de cours sont dispensés en anglais. C'est un des effets des Accords de Bologne. L'idée est d'attirer les étudiants étrangers, de faciliter la circulation. Un enjeu qui ne peut pas être négligé. Ainsi, les universités se retrouvent aujourd'hui devant la nécessité de se positionner: que veut dire être international? Que veut dire être compétitif?

– Quelle réponse suggère la linguiste que vous êtes?

– Nous disons: le développement de la science comme de l'économie aujourd'hui est fondé sur l'existence d'une langue mondiale. L'anglais est absolument nécessaire à une formation et il n'est pas question de le combattre. Mais l'anglais ne suffit pas. Les autres langues doivent continuer à exister, et pas seulement comme langues domestiques. Elles doivent participer à l'élaboration des savoirs.

– Pourquoi? Après tout, le latin, en son temps, a très bien fait office de «lingua franca» scientifique.



Erasmus. Grand voyageur et grand polyglotte, l'humaniste hollandais écrivait en latin. ARCHIVES

– Parce qu'une langue n'est pas seulement un instrument de communication, elle n'est pas transparente. La manière dont un savoir est formulé a une incidence sur ce savoir lui-même. Et si demain, on arrivait à un savoir pensé et formulé en une seule langue, ce serait un terrible appauvrissement.

– Apprendre en plusieurs langues aide à conceptualiser, c'est ça? (LT du 07.02.2009)

– Oui, c'est un acquis des recherches sur l'enseignement plurilingue, dans le cadre du PNR 56³ mais aussi du projet européen Dylan. On se rend compte que faire, par exemple, des maths en allemand peut aider un francophone à comprendre la matière. Le passage d'une langue à l'autre rend explicites des choses qui étaient implicites dans la langue de départ. La confrontation entre deux conceptions du monde enrichit la compréhension. Ce n'est pas une langue ou l'autre qui est plus riche: c'est la confrontation en elle-même.

– L'anglais, qui est si synthétique, serait-il, plus que les autres langues, producteur d'implicite et donc de malentendus potentiels?

– Effectivement, l'anglais, surtout l'anglais *lingua franca*, est très économique et plein de raccourcis. C'est un atout, mais aussi un inconvénient, car, du coup, il laisse des choses non explicitées, que l'on est obligés de formuler quand on le traduit. On peut le dire comme ça: mettre un concept à l'épreuve de plusieurs langues permet d'éviter les pièges des raccourcis et des simplifications. C'est une garantie de qualité, elle devrait faire partie de l'exigence scientifique elle-même.

– Mais que répondez-vous à la comparaison entre anglais aujourd'hui et latin autrefois?

– Le latin, en son temps, était une langue de communication scientifique, mais derrière, il y avait des gens qui parlaient et pensaient dans leur langue. Que la communication finale d'une recherche soit faite en anglais, comme elle l'était en latin, me paraît logique et souhaitable. Ce qui est important, c'est que la construction du savoir se fasse en plusieurs langues. Que les moments de découverte soient aussi des moments de confrontation.

– Pratiquement?

– Nous avons, avec le projet Dylan, parcouru les universités

européennes et observé ce qui se passait dans les séminaires et les laboratoires. Actuellement, cette diversité linguistique existe: la construction des savoirs se fait entre personnes parlant des langues différentes. Mais c'est une diversité menacée. Si on veut la préserver, il faut agir et c'est maintenant que ça se joue. L'Association des Universités européennes (EUA) est en pleine réflexion pour l'élaboration d'une charte sur les langues. La question cruciale est: comment les universités peuvent-elles devenir internationales sans perdre leurs racines?

– Oui, comment?

Il faut encourager le plurilinguisme des étudiants. Promouvoir l'idée que l'anglais en plus de sa langue maternelle ne suffit pas. Le bagage minimum, quelle que soit la faculté choisie, doit être constitué de deux langues étrangères au moins. C'est ainsi que l'on parviendra à articuler langue universelle et profondeur conceptuelle: l'anglais langue de la science, d'accord, mais un anglais qui, en arrière-fond, ait l'épaisseur de toutes les autres langues.

– Comment ça, l'épaisseur?

– Je vous donne un exemple historique. En 1789, Antoine Lavoisier publie, en français, un *Traité élémentaire de chimie* qui s'impose immédiatement comme un ouvrage de référence universel. Il apparaît aujourd'hui qu'un atout majeur de ce livre tient à ce que le chimiste était marié à une femme qui parlait huit langues. Et qu'en écrivant son traité, il a systématiquement vérifié sa formulation en demandant à sa femme de traduire les concepts dans chacune des langues qu'elle possédait. Vu sous cet angle, être européen (non anglophone), face à la globalisation des savoirs, est un avantage et non un handicap: cette épaisseur supplémentaire que nous pouvons apporter à l'anglais, c'est une plus-value.

– Que font les universités pour encourager le plurilinguisme des étudiants?

– Actuellement, quelle que soit la discipline choisie, un étudiant peut suivre des cours de langues qui lui donnent des crédits. L'Université de Lausanne a créé un Master avec mention plurilingue. Et l'EUA a mis dans son programme des directives en faveur du plurilinguisme. Mais il faudrait à mon avis que ces mesures relèvent non plus de l'encouragement mais de l'exigence. Qu'un étudiant ayant choisi d'aller faire un Master en Suède soit tenu d'apprendre, aussi, le suédois.

– Mais un pays comme la Suède serait-il d'accord avec ce principe? Ne craindrait-il pas de diminuer l'attractivité de ses universités?

– Les pays nordiques sont un exemple intéressant. Très tôt, ils ont misé sur l'anglais. Mais ils se rendent compte aujourd'hui qu'ils sont en train de perdre la capacité à exprimer, dans leur langue, des concepts complexes. C'est un gros problème pour les enseignants du secondaire: comment voulez-vous enseigner la biologie au collège en suédois si votre savoir s'est entièrement constitué en anglais? L'enjeu, c'est de ne pas perdre la capacité à dire la découverte. Ne pas couper la science de la culture, faire en sorte qu'elles puissent vivre ensemble dans une articulation riche et pertinente.

¹ *Dynamique des langues et gestion de la diversité. C'est un projet de l'Union européenne visant à identifier les conditions dans lesquelles la diversité linguistique de l'Europe est un atout pour le développement de la connaissance et de l'économie.* www.dylan-project.org

² *A Berne, les 12 et 13 novembre au Centre Paul-Klee, Monument im Fruchtländ 3. Informations et enseignements auprès de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales, tél. 031/313 14 40, www.sagw.ch/fr/sagw.html*

³ *Diversité des langues et compétences linguistiques en Suisse. Programme du Fonds national de la recherche scientifique, www.pnr56.ch/fr*